

À propos du film de Patrice Chéreau *La Reine Margot, ou la modernité inculte*

(article accepté, puis refusé par Le Monde, mai 1994)

Beaucoup de temps, d'argent, de beaux costumes et de beaux décors, beaucoup de figurants et de grands acteurs, un metteur en scène prestigieux et une scénariste célèbre. Pour dire quoi ? Que la Renaissance était une époque pleine de bruit et de fureur, les Valois une famille de dégénérés, Catherine de Médicis un monstre, sa fille une putain, Charles IX un fou, Anjou (futur Henri III) un homosexuel, Alençon un zéro absolu, et Navarre (futur Henri IV) un gentil petit roi qui sentait mauvais et aimait l'ail... On aurait pu s'attendre, en cette fin de XX^e siècle, à ce qu'un intellectuel ne nous réserve pas une fois de plus cette mythologie de bazar, ces images d'Épinal éculées, alors que les historiens et les historiennes ne cessent, depuis vingt ans, de nous montrer que la réalité de cette époque est infiniment plus complexe — et plus intéressante aussi ! Évidemment, il faudrait les avoir lus.

Patrice Chéreau s'en défend et plaide la cause de la liberté du créateur. Il a «interdit» à ses acteurs et actrices de lire quoi que ce soit sur le sujet, et il faut croire qu'au-delà du roman d'Alexandre Dumas, il s'est imposé le même devoir de réserve : on parle tellement mieux de ce qu'on ne connaît pas ! Qui irait, d'ailleurs, lui chercher des poux dans la tête ? Ne clame-t-il pas partout qu'il n'a pas voulu faire un film historique ? Tout est donc permis. Mais s'il lui avait pris l'idée de faire un film sur Auschwitz et de montrer qu'on y vivait bien ? Ou d'évoquer le général de Gaulle traînant avec des prostituées dans les bas-fonds de Londres ? La critique accepterait-elle cette candeur charmante sans sourciller, sans brandir aussitôt l'argument de l'éthique ?

En réalité ce n'est pas la liberté du créateur qui est ici en cause, c'est la nature du sujet traité. Si Chéreau, comme tant d'autres avant lui, peut élucubrer en toute quiétude, c'est que trois siècles et demi de propagande (d'État ou non) l'y autorisent. C'est en effet, depuis Richelieu et Mazarin, un sport national que de diaboliser les Valois-Médicis. La légitimité des premiers Bourbons étant bien fragile (Henri IV était arrivé sur le trône l'épée à la main), les historiographes de la monarchie absolue ont été chargés de noircir la famille royale précédente afin de faire reluire la nouvelle. Le XVIII^e siècle n'a pas déconstruit ce mythe : il l'a même renforcé, faisant d'Henri IV un héros absolu, toujours au détriment de Catherine et de ses enfants. Et après la Révolution, la même démonstration a été reprise. Cette fois-ci il fallait prouver, la royauté ayant été renversée, que la monarchie était un système de gouvernement totalement perverti ; il fallait aussi convaincre, le deuxième sexe ayant été exclu de la citoyenneté, que les femmes au pouvoir étaient une abomination. Quel meilleur exemple trouver, alors, pour cette «démonstration», que ces derniers Valois déjà abîmés par deux siècles de propagande officielle et cent ans de propos «éclairés» ? C'est à quoi se sont attachés Michelet, Dumas, Lavissee, et tant d'autres. La France du XIX^e siècle, comme celle du XX^e siècle, a bu ces breuvages troubles distillés dès l'école — Danièle Thompson et Patrice Chéreau comme tout le monde. Savent-ils seulement qu'ils s'inscrivent *dans* cette histoire, eux qui prétendent ne pas en faire ?

Il faudra bien pourtant, un jour, sortir de la mythologie. Comprendre que les derniers Valois ne furent ni une famille tuyau de poêle ni une mafia sanguinaire, mais une maison chargée de gouverner un pays où les grandes puissances finançaient la guerre civile. Que Jeanne d'Albret et Charles IX sont morts de tuberculose et non d'empoisonnement. Que Catherine de Médicis, Charles et Coligny étaient d'accord pour intervenir en Flandres, et que ce n'est évidemment aucun des deux premiers qui est responsable de l'assassinat du troisième!¹ Que La Mole, catholique de quarante-cinq ans, fut exécuté parce qu'il était le conseiller politique du duc d'Alençon — qui venait d'organiser une tentative de coup d'État. Que les complots de l'hiver 1574 ne furent pas une agitation de frénétiques ou d'incapables, mais une tentative désespérée des modérés de l'époque² pour mettre fin aux guerres civiles en installant Alençon sur le trône. Que Marguerite n'a pas choisi « le côté des opprimés » (*sic* !) mais l'engagement auprès de son époux et de son jeune frère, seule voie possible pour elle après la Saint-Barthélemy ; et qu'elle n'était pas une nymphomane mais une femme qui eut une dizaine d'hommes dans sa vie ! Qu'Henri III ne s'est pas entouré d'une bande d'homosexuels échevelés mais d'un groupe d'hommes sûrs, de noblesse moyenne, qu'il a hissés aux premiers rangs de l'État parce que la vieille noblesse faisait sécession... Oui, décidément, l'histoire est plus intéressante que la répétition sempiternelle des vieilles sornettes !

Notons toutefois que Chéreau introduit dans cette répétition quelques nouveautés — comme tous ses prédécesseurs. C'est la première fois, notamment, qu'est mis en scène le viol de Marguerite — par ses frères évidemment ! Qu'Henriette de Nevers, la plus grande héritière du royaume, est ravalée au rang d'une dame de compagnie (elle introduit les visiteurs chez Marguerite !), et campée sous les traits d'une harengère délaissée. Que des princesses de France sont montrées traînant sans escorte dans la capitale (rue Saint-Denis, peut-être ?) pour « chercher des hommes » afin de se faire trousser sauvagement contre les blocs de pierre...

La fin du XX^e siècle sera-t-elle fière d'avoir ajouté ces petites pierres-là à l'édifice de haine et de désinformation patiemment construit par les siècles passés ? Ou sera-t-elle au contraire désireuse, abandonnant ces oripeaux d'un autre âge, de renouer avec une histoire dont elle est séparée depuis si longtemps ? C'est au public, à présent, d'en décider.

Eliane Viennot, auteure de *Marguerite de Valois :
histoire d'une femme, histoire d'un mythe*
Paris, Payot, 1993

¹ Faut-il signaler que l'étude de Nicola-Mary Sutherland, qui établit définitivement ces faits et met en pièce « la thèse imbécile de la jalousie maternelle » (*The Massacre of St Bartholomew and the European Conflict, 1569-1572*, Londres, MacMillan, 1973) n'est toujours pas traduite en français ?

² Voir Arlette Jouanna, *Le Devoir de Révolte : la noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1660*, Paris, Fayard, 1989.